

ce qu'on m'a fait faire... Oh ! le passé ! si je pouvais ne pas me souvenir !

—Dieu est miséricordieux ; revenez au bien et il vous pardonnera. Malgré le mal que vous avez fait, Elisabeth, vous avez encore le droit d'espérer ; si bas que vous soyez tombée, vous pouvez vous relever. Je vous pardonne. Que Dieu, à son tour, vous accorde le pardon de vos autres fautes !

Elisabeth saisit une des mains de Maximilienne et la porta à ses lèvres.

—Mademoiselle, dit-elle, des reproches me feraient peut-être moins souffrir que votre grande bonté ; elle me fait sentir cruellement combien je suis coupable envers vous. Si j'avais connu les abominables projets de vos ennemis, je me serais fait tuer plutôt que de vous attirer dans le piège qui vous était tendu.

—Une autre se serait chargée de cette mauvaise action. Et, qui sait ? j'aurais peut-être ici, à votre place, une cruelle ennemie.

—Oui, Charlotte.

—Est-elle réellement allée à Paris comme vous me l'avez dit ?

—Oui, mademoiselle, elle est partie depuis hier.

—Ah ! depuis hier ? fit Maximilienne.

—Ecoutez, mademoiselle, il ne faut pas m'en vouloir de ce que je vous ai raconté tantôt ; on m'avait ordonné de vous dire cela... Je connais le comte de Montgarin ; mais je pouvais croire qu'il était le complice des autres ; dans votre intérêt même il fallait que je fusse très prudente. Toutefois, j'avais bien l'intention de vous dire ce soir : Je ne sais quelle chose nouvelle trament vos ennemis : défiez-vous, prenez garde, on vous trompe !... Mais je n'ai rien à vous apprendre. Ce que le comte de Rogas et les autres voulaient faire, vous le savez. Pendant que le comte de Montgarin vous parlait, j'étais là, près de la porte, j'ai tout entendu.

—Ah ! ce que vous avez fait là est ignoble ! s'écria Maximilienne, ne pouvant contenir son indignation.

—Ne m'accusez pas, mademoiselle, répondit Elisabeth d'une voix suppliante. Cette fois encore j'ai obéi à un ordre. Si j'avais refusé, c'est un de vos persécuteurs qui aurait écouté. Alors, que serait-il arrivé ? Furieux contre M. de Montgarin, les misérables eussent été capable de le poignarder sous vos yeux. Quant à vous... ah ! ils vous auraient peut-être assassiné aussi !

Si je vous avais espionnée pour vous nuire, ce serait ignoble en effet ; mais non... Moi vous trahir ! Ah ! vous ne le pensez pas ! Mademoiselle, comme M. de Montgarin, je suis avec vous contre vos ennemis.

—C'est bien ! je vous crois, dit Maximilienne.

—Ah ! mademoiselle, dit Elisabeth avec un accent intraduisible, vous ne savez pas quelle puissance vous avez sur ceux qui vous approchent. On est fasciné, on devient meilleur.

Quant le comte de Rogas m'a dit : " Il faut que je sache ce qu'ils diront ! " J'ai vite répondu : oui. Je voulais savoir... Jugez de ma surprise, de ma joie, quand j'entendis M. de Montgarin vous dévoiler les projets des misérables dont je le croyais le complice. Au moment où il vous a dit : " Demain vous serez libre, demain vous reverrez votre mère, " je descendis toute joyeuse pour rendre compte de mon espionnage. Quand j'eus dit au comte de Rogas que sa petite comédie avait admirablement réüssi, il eut le regard superbe d'un général à qui on annonce une victoire.

—Ainsi il ne se doute de rien ?

—De rien, mademoiselle. Il se croit si fort, si habile, qu'il ne suppose même pas qu'il puisse être trompé !

—Est-il encore ici ?

—Non, il est parti avec le comte de Montgarin.

—Et les autres ?

—Ils ne s'en vont pas, eux.

—Mon Dieu, s'ils nous écoutaient !

—Ils ont autre chose à faire ; ils boivent.

Cependant elle alla ouvrir doucement la porte et descendit jusqu'au milieu de l'escalier, sur lequel elle resta un instant, l'oreille tendue. Ensuite elle revint près de Maximilienne.

—J'en étais sûre, dit-elle, ils sont en train de vider une bouteille d'absinthe. Mais qu'avez-vous donc, mademoiselle ? Vous frissonnez.

—J'ai peur ! Dans leur ivresse, les deux misérables sont capables de venir dans cette chambre.

—Oh ! rassurez-vous, la porte est solide et bien fermée ; elle n'a qu'une clef, la voilà.

—N'importe, j'accepte l'offre que vous m'avez faite tout à l'heure. Elisabeth, vous ne me quitterez pas cette nuit.

—Ah ! mademoiselle, vous me rendez bien heureuse !

—Quand votre compagne revient-elle ?

—On a besoin d'elle à Paris, elle ne reviendra pas. D'ailleurs, elle n'avait rien à faire ici ; c'est moi seule qu'on a chargée de vous servir et de veiller sur vous. Demain soir ce sera fini : on viendra vous chercher, vous serez délivrée... Tout à coup Elisabeth se prit à frissonner.

—C'est affreux, affreux ! prononça-t-elle d'une voix entrecoupée,

je n'avais point pensé à cela. On arrêtera les deux hommes, on m'arrêtera aussi... Oh ! Oh ! la prison !

Maximilienne se leva, posa sa main sur l'épaule d'Elisabeth, et, lui dit de sa plus douce voix :

—Je vous ai pardonné ; vous vous dévouez pour moi ; vous me protégerez jusqu'au moment de ma délivrance. Alors, à mon tour, je vous prendrai sous ma protection.

XIII

Nous nous transportons à Menton, où le comte de Coulange et le docteur Gendron sont arrivés depuis quelques jours.

En les voyant arriver, Mme de Valcourt ne put retenir ses larmes. Elle prit les mains du docteur en s'écriant :

—Ah ! sauvez ma fille, sauvez mon enfant !

Puis elle le conduisit dans la chambre d'Emmeline.

Pendant une demi-heure environ, silencieux, méditatif, le célèbre médecin examina la malade avec la plus grande attention, comptant les pulsations du pouls.

Pendant ce temps, debout et immobile au pied du lit, Mme de Valcourt ressemblait à une statue de la Douleur. Ses yeux ardents allaient constamment du docteur à sa fille ; mais c'est en vain que la pauvre mère cherchait à surprendre la pensée de M. Gendron dans un de ses regards ou les mouvements de sa physionomie.

Enfin, le docteur fit un signe à Mme de Valcourt, et ils entrèrent dans une chambre contiguë où étaient Mme de Rouvière et Eugène.

Du regard, on interrogea anxieusement le docteur.

—Courage, dit M. Gendron, si je ne puis vous dire aujourd'hui : Mlle de Valcourt est sauvée, je ne vous dis pas non plus : elle est perdue.

Mme de Valcourt s'approcha de lui, et s'emparant d'une de ses mains :

—Ainsi, dit-elle, vous ne l'avez pas condamnée, tout espoir n'est pas perdu ?

—Il faut toujours espérer, madame.

—Quand pourrez-vous dire ?...

—Dans quatre ou cinq jours.

Mme de Valcourt eut un long soupir.

—Je comprends vos angoisses, madame.

—Elles sont horribles, monsieur Gendron ; tenez, si je devais vivre pendant quinze jours encore dans l'état où j'étais avant de recevoir la dépêche de mon frère m'annonçant votre arrivée, j'aimerais mieux être morte !... Oh ! vivre ainsi, c'est épouvantable !

—Eh bien, madame la comtesse, répondit le docteur, espérez ! Ma présence ici vous donne l'assurance que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour sauver Mlle de Valcourt. C'est une lutte terrible que je vais avoir à soutenir contre le mal ; la maladie est grave ; mais, heureusement, le sang bon ; il n'y a pas d'anémie.

Dans un instant, je vais m'installer au chevet de Mlle de Valcourt et je ne la quitterai plus. Couper immédiatement la fièvre serait dangereux. Il s'agit d'abord, de calmer progressivement l'irritation des nerfs ; ensuite, nous verrons.

—Faites ce qu'il faut, faites tout ce que vous voudrez, monsieur Gendron, dit Mme Valcourt. Ah ! je me sens moins désespérée, quelque chose me dit que vous sauverez ma fille ! Ce n'est pas seulement sa vie, c'est aussi la mienne que vous avez à sauver !

—Et la mienne, ajouta le comte de Coulange.

—En me chargeant d'une si grande responsabilité, vous m'effrayez, répondit le docteur avec un sourire doux et triste.

Quatre longs jours s'écoulèrent. Le docteur Gendron n'avait pas quitté la chambre de son intéressante malade où il se jetait sur un canapé et dormait un peu. Alors Mme de Valcourt le remplaçait au chevet de sa fille. Du reste, à l'exception de Mme de Valcourt, personne n'était admis. Eugène n'avait obtenu qu'une seule fois la permission de voir sa chère Emmeline, avec défense expresse de prononcer un seul mot.

Or, le quatrième jour, vers cinq heures du soir, le docteur dit à Mme de Valcourt :

—Vous êtes brisée, c'est à peine si vous pouvez vous tenir sur vos jambes ; il faut aller prendre le repos qui vous est nécessaire.

—Pas maintenant, plus tard, répondit-elle.

—Je vous en prie, madame, insista le docteur et, s'il le faut, j'exige que vous alliez prendre du repos. Ce soir vous aurez besoin de toutes vos forces.

—J'obéis, monsieur Gendron, dit-elle en poussant un long soupir. Et elle se retira, prête à suffoquer. La pauvre mère comprenait que M. Gendron tenait surtout à l'éloigner de sa fille.

En effet, le moment suprême approchant, le docteur voulait être seul près du lit de la jeune fille. Depuis quatre jours il luttait contre le mal. L'avait-il réellement vaincu ? Il l'ignorait. La mort